

Françoise Aubin

## **Arnulf Camps, *Studies in Asian Mission History, 1956-1998***

Leyde (Pays-Bas), Brill, 2000, xii + 337 p. (coll. «  
Studies in Christian Mission », 25)

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Françoise Aubin, « Arnulf Camps, *Studies in Asian Mission History, 1956-1998* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.14, mis en ligne le 10 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1207>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales  
<http://assr.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1207>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

tuel qu'il pouvait y avoir à les considérer séparément. Car, si elles existent chacune comme autant de livres magistraux, Arendt ne semble guère avoir cherché à en assurer la coordination ou du moins à faciliter le passage « de recherches généalogiques sur l'antisémitisme et l'impérialisme » à « la formalisation d'un concept et à la description des phénomènes auxquels il s'attache ». Difficultés soulignées par de nombreuses critiques, notamment celle de Raymond Aron, et auxquelles Arendt n'a pas non plus remédié par un texte introductif ou une conclusion d'ensemble.

P.B. renouvelle d'autant plus heureusement la lecture des « Origines » qu'il considère ces difficultés de front, à commencer par les ambiguïtés d'un titre dont l'A. a elle-même reconnu à quel point il pouvait orienter le lecteur sur une fausse piste. Dans « Compréhension et politique », un texte de 1953, dont il est très frappant de constater comment P.B. et la traductrice, Hélène Frappat, y reviennent tous deux, Arendt s'est attachée à vigoureusement démarquer ce qu'elle appelle la « compréhension » de l'analyse causale. Très proche en cela des *Thèses sur le concept d'histoire* de Walter Benjamin dont elle fut la dépositaire, elle adresse au récit historique classique le reproche de toujours finir en « justification suprême de ce qui s'est passé ». Sans doute est-ce dans cette perspective qu'il faut lire les « Origines ». Bien loin de prétendre reconstituer quelque illusoire causalité, leur véritable intention serait de reconnaître « des éléments qui ont cristallisé sous forme de totalitarisme ». La métaphore revient souvent sous la plume d'Arendt, c'est « sous l'unique aspect de leur aptitude à cristalliser des idéologies décisives du XIX<sup>e</sup> siècle » qu'elle veut considérer l'histoire politique et sociale des juifs depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et sans doute faut-il la prendre pour viatique dans ce voyage qu'évoque P.B. : le voyage qui « débute dans la zone d'ombre des Lumières, traverse le sombre XIX<sup>e</sup> siècle et conduit au cœur des ténèbres du suivant ». Parcours intellectuel par lequel Arendt, au terme d'un travail de vingt années, répondait aux trois questions qu'elle ne s'est résolue à formuler que dans une préface à l'édition de 1971 : « Que s'est-il passé ? Pourquoi cela s'est-il passé ? Comment cela a-t-il été possible ? ».

Dans sa décision de se rendre en Israël pour assister au procès dont elle a tiré le livre *Eichmann à Jérusalem*, y a-t-il une volonté de voir en chair et en os un des acteurs de sa trilogie, d'en vérifier certaines hypothèses ? Le passionnant dossier de la réception du livre constitué par P.B. restitue la dimension polémique de l'affirmation d'une « banalité du

mal » à propos de ce mal-là. Car, si Arendt a tiré des débats du procès la leçon que certains ne se sont jamais inclinés, le véritable scandale créé par le livre est surtout venu de la dédramatisation d'un Eichmann « ni Iago ni Macbeth », mais réduit à un confondant « manque d'imagination », et davantage encore de son insistance sur une possible « coopération » des responsables des communautés juives d'Allemagne et d'Europe centrale au processus de destruction. À de telles assertions, des réponses ont été apportées et on les trouve ici, sous la plume de remarquables interlocuteurs d'Arendt dont plusieurs n'avaient jamais été traduits en français. Ces réponses sont à la fois historiques, quant au fond, et psychologiques, quant à la démarche, et particulièrement troublante est celle du dangereux emportement d'un « brio » exceptionnel.

Mais ce qui s'avère le plus impressionnant au bout de près de quarante ans, c'est la position de la philosophe, la méfiance exprimée dès les toutes premières pages envers les arrière-pensées que peut recouvrir l'organisation d'un tel procès, et surtout la fortune d'une telle position. Car P.B. montre de façon extrêmement convaincante comment, quelles que soient les critiques que l'on a pu faire à son livre, « à long terme elle a sans doute gagné la partie sur le plan idéologique ». Parce qu'elle a façonné ici « une posture qui deviendrait un modèle critique ». Un modèle qui, en France comme aux États-Unis et en Israël, pour l'entreprise notamment des « nouveaux historiens », a certainement ouvert la voie à ceux qui ont voulu s'affranchir des stéréotypes et des contraintes idéologiques. Un modèle que l'on se sent incité à considérer à la fois avec enthousiasme, avec admiration, et avec circonspection, à la lecture de ce volume qui réussit aussi un remarquable essai de l'histoire d'une œuvre.

Rita Hermon-Belot.

122.14

CAMPS (Amulf).

**Studies in Asian Mission History, 1956-1998.** Leyde (Pays-Bas), Brill, 2000, xii + 337 p. (coll. « Studies in Christian Mission », 25).

Missiologue éminent, entre autres professeur de missiologie à l'Université catholique de Nimègue de 1961 à 1990, le P. Camps, un Hollandais, est aussi grand fouilleur d'archives et révélateur de figures missionnaires mal connues, notamment celles appartenant à son ordre franciscain. On lui doit la co-réalisation d'une histoire des Frères mineurs (*i.e.* franciscains) en Chine (*cf. Arch. 106.11*). Ici il a regroupé vingt-quatre de ses études antérieures

(sept en allemand, les autres en anglais), quelques-unes ayant été des communications orales, la plupart étant des contributions déjà publiées, actualisées par un appendice bibliographique ou par un remaniement du contenu.

Les vues d'ensemble dans les deux premiers chapitres, sur l'histoire des Églises autochtones et sur le mouvement missionnaire en général de 1492 à 1962 (avec une césure placée en 1789), le 9<sup>e</sup> chapitre, sur l'histoire du christianisme en Chine, et le 20<sup>e</sup> sur les missions en Inde, sont dans leur brièveté efficaces par la masse de données fondamentales et de bibliographies élémentaires qu'elles fournissent et par leur accent constamment placé sur ce qui est, pour leur auteur, l'essentiel : le passage de l'extranéité à la « contextualisation » ou inculturation du christianisme (on parle aussi, dans le monde anglo-saxon, d'indigénisation). Ce message fondamental exposé par le missiologue, l'érudit va l'illustrer par de passionnants cas d'espèce.

Six articles, formant les chapitres 3 à 8, se rattachent à la première période de ses recherches, dans les années cinquante et au début des années soixante, sur les missions à la cour des Moghols (ou Moguls) en Inde septentrionale, après une thèse soutenue à Fribourg en 1957 sur ce sujet. L'empereur Akbar (1556-1605) avait invité les jésuites de Goa à venir à sa cour : la première mission en 1580-1583 avait été un échec, la seconde en 1591 n'avait duré qu'une année à peine, enfin celle de 1595 fut un succès car elle se prolongea jusqu'en 1803, ayant eu pour premier supérieur le jésuite espagnol Jérôme Xavier (dit aussitôt, p. 90, Hieronymus Xavier, 1549-1617, petit-neveu de saint François Xavier), véritable fondateur de la mission moghole du sous-continent indien. Une lettre qu'un des membres de la seconde mission, le P. Cristobal de Vega sj., écrivit en 1593, aide à comprendre la complexité de la situation religieuse à la cour moghole, alors que Akbar, musulman jusqu'alors, veut introduire une nouvelle religion. A.C., ayant étudié le persan, est à l'aise pour présenter les nombreuses œuvres que le P. J. Xavier rédigea en cette langue afin d'exposer à Akbar et à son successeur Jahangir le christianisme et la philosophie occidentale. Les franciscains, de leur côté, ont conduit une mission à la cour moghole en 1623 et une en 1624 (peu probablement en 1626 comme on l'a écrit), sur lesquelles les archives romaines jettent une lumière nouvelle. Enfin trois articles (chap. 6 à 8) sont consacrés à la grammaire sanscrite et à deux textes en sanscrit composés entre 1660 et 1662 par le jésuite Heinrich Roth (1620-1668), qui, transféré de Goa dans l'empire moghol, avait été à partir de 1654 en poste au collège jésuite d'Agra dont il

était devenu le recteur vers 1659. Il avait vite compris, à la différence de ses prédécesseurs auprès du Grand Moghol, que le gros de la population était adepte, non de l'islam, mais de l'hindouisme, aussi avait-il appris le hindi, langue vernaculaire, le persan langue de la cour, le sanscrit langue sacrée des Brahmins ; et sa grammaire en latin de cette langue (qui a été co-publiée par le P. Camps avec Jean-Claude Muller, Leyde, Brill, 1988) marque les débuts des études sanscrites en Europe. La vie de Roth est intéressante aussi parce qu'elle a croisé en 1662 celle de deux éminents jésuites, illustres pour avoir été les premiers à expérimenter une voie terrestre entre Pékin et l'Inde en passant par Lhasa et pour avoir fourni à Athanasius Kircher, sj., des informations sur la Chine : l'Autrichien Johann Grueber et le Flamand Albert d'Orville, qui va mourir en arrivant à Agra (A.C., dans son 24<sup>e</sup> chapitre final, apporte à leur sujet quelques compléments bibliographiques à l'étude de Luciano Petech, *I missionari italiani nel Tibet e nel Nepal*, Rome, 1952-1956).

Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'A. s'intéresse au franciscain Petrus Franciscus a Saorgio qui, ayant participé à un essai avorté de pénétration apostolique en Éthiopie en 1727, fut quelque temps détenu dans une prison sur la côte indienne, d'où il a écrit une lettre en latin, conservée dans les archives franciscaines à Utrecht et publiée ici pour la première fois (au 21<sup>e</sup> chap.). Ce sont des lettres aussi, au nombre de cinquante-deux (conservées comme la précédente à Utrecht et résumées ici au 22<sup>e</sup> chapitre), qui nous renseignent sur les activités des franciscains flamands à Constantinople, Smyrne et Chio entre 1683 et 1708. Et c'est encore une lettre inédite des archives franciscaines d'Utrecht, celle-ci datée de 1734 (*in extenso* en latin, au 23<sup>e</sup> chap.) qui nous fait comprendre que le surmenage a été la cause de la mort prématurée de son auteur, le franciscain bavarois Valerius Rist (1696-1737), missionnaire au Cambodge puis en Cochinchine. Les pièces à joindre à l'historiographie missionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle sont d'abord vingt-huit documents en anglais, conservés à la curie de l'archidiocèse de Karachi au Pakistan (donnés *in extenso* au 17<sup>e</sup> chap.), et qui se rapportent à une mission afghane confiée à une congrégation britannique, les pères de Mill Hill, en 1879-1881. Ou encore douze pièces d'archives en italien découvertes au diocèse de Kandy en Sri Lanka (18<sup>e</sup> chap. & lettres *in extenso* au 19<sup>e</sup> chap.), qui éclairent la remarquable activité pédagogique d'un franciscain italien, ancien missionnaire en Chine, œuvrant à Ceylan, malgré une santé déficiente, entre 1853 et 1857, Felice Zoppi da Cannobio (1824-1866).

L'historiographie des missions en Chine et une inculturation *sui generis* du christianisme en ce pays est un sujet sur lequel l'érudit mis-siologue est revenu souvent. Ici il passe en revue les tout débuts d'un essai d'évangélisation de l'empire chinois au Moyen Âge par Plan Carpin, Rubrouck, Montecorvino, Pordenone, Marignolli, tous des franciscains (14<sup>e</sup> chap.). Pour la grande époque jésuite en Asie, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'intéresse aux écrits pro et anti-chrétiens des Chinois et des Japonais (10<sup>e</sup> chap.). Pour le XIX<sup>e</sup> siècle, cherchant comment retrouver la voix, bien cachée, des membres des communautés catholiques autochtones en Extrême-Orient, il en arrive à la conclusion qu'en raison du conflit permanent de pouvoir entre le Padroado portugais et la Propaganda romaine, il n'y a pas eu en ce temps de chrétienté indienne, alors qu'en Chine et au Vietnam, sous la persécution, une véritable Église locale s'est créée (11<sup>e</sup> chap.) ; le délégué apostolique en Chine de 1922 à 1933, Celso Costantini, a contribué à la transformation de la mentalité missionnaire (13<sup>e</sup> chap.) ; finalement, le recueil de la mémoire orale est la méthode d'étude à privilégier (12<sup>e</sup> chap.). Le protestantisme est parfois envisagé fugacement, par exemple à la fin du chapitre, cité plus haut (9<sup>e</sup> chap.), passant en revue l'histoire de la christianisation de la Chine, de l'extranéité à la contextualisation ; et à cette occasion des questions pertinentes sont posées, ainsi le « CCC » ou *China Christian Council* des protestants est-il une Église nationale ? La *True Jesus Church* ou les adventistes du Septième jour en sont-ils membres ? Il est certain qu'il reste bon nombre d'organisations évangéliques conservatrices qui préfèrent les réunions dans les foyers, les *house churches*, plutôt que dans les églises.

Enfin les deux contributions qui m'ont paru les plus originales et curieuses du recueil (15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> chap.) concernent un traité de polémique antimusulmane visant l'islam chinois, intitulé *Brevis apparatus et modus agendi ac disputandi cum Mahumetanis* (Bref outillage et méthode pour traiter et discuter avec les musulmans) : c'est un autographe de 1725, maintenant conservé à la bibliothèque de l'université franciscaine Antonianum de Rome, œuvre d'un franciscain italien fort proluxe, Carolo Orazi da Castorano (1673-1755), qui fut souvent en contact avec les musulmans chinois durant son séjour au Shandong de 1701 à 1714, avant de résider à Pékin jusqu'en 1733. Il y apporte quelques informations – par ailleurs connues – sur la diffusion de l'islam en Chine et surtout adopte une attitude résolument péjorative à l'égard des « mahométans » ; alors que dans un traité sur Confucius, composé par le même personnage en 1739 après son retour en Italie, visi-

blement pour une utilisation dans la Querelle des Rites qu'il introduisait ainsi en Europe, la valeur morale du confucianisme est appréciée, même s'il lui est reproché d'être du mauvais côté de l'idolâtrie et des superstitions.

S'il faut apporter une critique à une si belle collection, elle portera sur un défaut de la présentation matérielle : le numéro des chapitres donné dans la table des matières initiale n'apparaît pas en tête de chaque article, ce qui aurait facilité son repérage. Quant au contenu, l'approfondissement de notre vision des missions catholiques en Chine évolue si vite depuis quelques années, qu'il faut se résigner à juger obsolètes des vues exposées il y a peu (ainsi, ici, pp. 209-210). L'on sait maintenant que les jésuites ont travaillé, non seulement à la cour, mais aussi, comme les ordres mendiants, dans les milieux ruraux, et que les ordres mendiants ont de leur côté mené également un apostolat par l'écrit, que les statistiques de la présence proportionnelle des jésuites et de leur production littéraire ont été infléchies en faveur de leur ordre par les historiens jésuites du XX<sup>e</sup> siècle (selon Pascale Girard, *Les religieux occidentaux en Chine à l'époque moderne. Essai d'analyse textuelle comparée* [cf. *Arch. 118.21*]), que la Passion du Christ et la Croix n'ont été omises par les jésuites de Chine que dans les versions élémentaires destinées aux néo-convertis, alors que dans une instruction plus poussée, ils transmettaient la totalité du catéchisme romain (selon Gianni Criveller, *Preaching Christ in Late Ming China* [cf. *Arch. 110.15*]).

Françoise Aubin.

122.15

DAHER (Andrea).

**Les Singularités de la France Équinoxiale. Histoire de la mission des pères capucins au Brésil (1612-1615).** Paris, Honoré Champion 2002, 346 p. (préface de Roger Chartier) (bibliogr., illustr., index) (coll. « Les Géographies du Monde », V).

Histoire d'une courte expérience missionnaire, contribution à l'histoire du Brésil, analyse du discours missionnaire, ce livre est tout cela à la fois. En effet, il n'oublie pas le contexte historique de la France Équinoxiale et l'histoire politique qui rendit possible cette implantation française aussi bien que son abandon au profit des Portugais. L'implantation de la France dans la région de l'Île de Maragnan répond à la volonté royale (1611) demandant aux capucins des missionnaires. Moment clef de l'entreprise, le retour en 1613 de Claude d'Abbeville en France, accompagné de six